Geo Roy

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 23 JUIN, 1898. No. 21.

RECHERCHES HISTORIQTES.

ETAIENT-ILS SOLDATS ?

Depuis que je travaille à me rendre compte de la manière dont les premiers habitants du Canada se sont recrutés en France, les localités d'où ils sont venus, ce qu'ils y faisaient pour gagner leur vie, dans quels endroits du Canada, ils se sont fixés, et ce qu'ils y faisaient, il m'a été impossible de trouver dix familles de soldats avant l'année 1675, date où l'émigration cesse presque complètement. Alors que devient la croyance à nos origines militaires ?

Nous savons que de 1632 à 1665 la colonie n'a pas eu de troupes pour la défendre et cela explique les massacres commis par les Iroquois. Le régiment de Carignan, arrivé en 1665, reparti en 1669, nous a laissé à peine quelques hommes. De 1670 à 1675, il est venu peut-être deux cents soldats mais pour le service des forts. Rien d'étonnant que je ne rencontre que des cultivateurs à mesure de la formation des groupes d'habitants. Sur quoi donc est basée la fameuse chanson :

Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers.

Nos pères, sortis de la France, étaient des paysans tout-à-fait étrangers à la carrière des armes.

Malheureusement, pour protéger le commerce de fourrures on obligea les fils de ces cultivateurs à se constituer en milice et, de 1684 jusqu'à 1715, en suite à diverses dates. puis de 1744 à 1760, on les employa contre les Iroquois, contre les Anglais, à faire des incursions militaires, des guerres désastreuses où leur bravoure se manifesta bruyamment—mais ceux-là n'étaient pas venus de France, ils étaient nés par ici et le rôle militaire qu'on leur imposa différait du tout au tout avec la culture des champs qui était la seule vocation de "nos pères sortis de la France."

BENJAMIN SULTE,

ETRANGE CALCUL.

(Le Signal.)

Les journaux américains se laissent emporter par leur naturel.

On sait que de l'autre coté de la 45e on aime le calcul. On calcule bien, nous voulons en convenir, mais on fait trop souvent abstraction des principes.

Nos lecteurs ont dû s'amuser en voyant avec quelle exactitude les journaux américains nous informent non seulement que l'amiral Dewey recevra une médaille, mais qu'il recevra en outre une gratification en argent pour la destruction de la flotte espagnole.

On nous dit que l'amiral recevra plus de $9,000 et que les autres officiers et soldats, qui ont vaincu à Manille, se partageront la somme de $180,000.

Il y a, en effet, une loi americaine qui pourvoit à une indemnité en faveur de la flotte victorieuse. Cette indemnité est proportionnée au nombre de vaisseaux détruits et au nombre des vaincus. Jusque-là, fort bien.

Mais, où nos confrères font preuve de moins d'intelligence, c'est quand ils concluent que cette indemnité sera en definitif soldée par l'Espagne. Lors de la conclusion de la paix, disent-ils, l'Espagne sera obligée de rembourser cette somme aux Etats-Unis.

Cette prétention nous surprendrait si elle etait formulée par un peuple à l'esprit plus philosophique ; elle est naturelle chez des hommes d'affaires.

Lorsque les Etats-Unis demandèrent une indemnité à l'Angleterre dans l'affaire de l'Alabama, il n'est point de dommages qu'ils ne reclamérent, l'Angleterre, d'après eux, devait les indemniser pour les pertes les plus indirectes et les plus éloignées.

Ces pretentions furent repoussées par les arbitres, car elles sont contraires au droit naturel et au aux droits des gens.

D'après le droit naturel, les nations comme les individus ne sont responsables que de ce qui découle naturellement et immédiatement de leur faute. Vous incendiez la maison de Pierre, il en meurt de chagrin. Vous êtes responsable de l'incendie de la maison et tenu d'indemniser des héritiers, vous n'êtes pas responsable de la mort de Pierre. Vous êtes un incendiaire, mais non un assassin.

Ces principes sont ceux du droit civil chez tous les peuples. Vous ne payez pas à échéance la dette que vous avez contractée envers Pierre, vous paierez les intérêts, c'est le dommage naturel. Pierre a-t-il manqué une spéculation qui n'était pas prévue par vous lors du contrat, il est évident qu'il n'a point de recours.

Le droit des gens reconnait les mêmes principes.

Les pouvoirs des Etats-Unis sont limités. Leurs lois n'obligent point au-delà des frontières, elles sont comme non-existantes ; les étrangers ne sont pas censés les connaitre. En entrant en guerre avec les Etats-Unis, l'Espagne s'obligeait implicitement, au cas de défaite, à les indemniser pour les torts prévus et pour ceux-ci seulement.

Il serait d'ailleurs absurde pour une nation de prétendre faire payer ses générosités par les autres. Rien n'obligeait les Etats-Unis de gratifier leurs soldats victorieux. Il serait étrange pour un peuple riche de se faire rembourser par un peuple pauvre les sommes que la reconnaissance seule lui a fait donner à ses soldats.

Si les $180,000 sont chargées à l'Espagne, pourquoi ne joindrait-on pas au compte, le coût de la médaille frappée en l'honneur de Dewey et le surplus de salaire qui lui revient comme amiral des Etats-Unis ?

Nos lecteurs peuvent s'amuser avec ces calculs fantaisistes, les hommes d'Etat américains ont trop de connaissance pour jamais produire une réclamation aussi ridicule.

AUX MARIS.

(Méditations sur les femmes.)

Ne croyez pas qu'en prenant une femme vous preniez une esclave.

Ne croyez pas que votre femme n'est pas susceptible d'apprécier ce que vous faites pour elle, le mariage n'a pas changé sa nature, il n'a que changé sa position vis-à-vis de vous.

Ne vous croyez pas dispensé d'avoir pour elles les attentions que les gens polis ont les uns pour les autres. Elle saura les apprécier tout comme une autre femme.

Ne soyez pas grondeur et grossier dans votre ménage ; il est tout probable que vous en seriez encore à poser vous-mêmes les boutons de vos chemises si vous étiez célibataires.

Ne donnez pas à penser que votre femme est une dépense onéreuse, en lui donnant de mauvaise grâce ce dont elle a besoin. Donnez-le gracieusement, comme avec plaisir. Elle sera contente et vous aussi.

Ne vous occupez pas des affaires de la maison, c'est elle que cela regarde. Vous n'avez pas plus le droit d'aller voir à la cuisine que votre femme n'a le droit d'aller à votre bureau et commander vos employés.

Ne lui reprochez pas les extravagances de sa toilette avant d'avoir cessé de gaspiller votre argent en tabac, en cigares ou whiskey.

Ne laissez pas, par économie, votre femme à la maison y berçant les enfants tandis que vous allez au théâtre ou que vous dépensiez une piastre pour jouer au billard.

Ne prenez pas votre souper à la course pour vous sauver ensuite, afin d'aller vous amuser loin de votre femme. Avant votre mariage vous auriez voulu passer toutes les soirées avec elle.

Ne restez pas dehors jusqu'à minuit à flâner ou à jouer tandis que votre femme est à la maison, songeant à votre négligence et à son désappointement.

Ne croyez pas que la femme que vous avez promis d'aimer, de chérir et de protéger, est devenue votre servante par son contrat de mariage.

Ne croyez pas que sa nourriture et son habillement soient une compensation suffisante pour ce que votre femme fait pour vous.

Ne vous attendez pas à ce que votre femme vous aime et vous honore, si vous vous en rendez indigne.

Ne vantez pas votre femme en public ; ne la maltraitez pas quand vous êtes seul avec elle.

Ne vous étonnez pas si votre femme perd sa gaieté, lorsqu'elle travaille du matin au soin pour assurer le bien être d'un égoiste qui ne sait pas l'apprécier.

XXX.

INFORMATIONS.

Cette année encore, Mgr. l'évêque de St Albert invite les paroissiens de St Albert et des différentes missions du diocèse à donner un nouveau témoignage de leur dévotion à Ste Anne, patronne du Canada.

Pour les commodités de la population. Sa Grandeur désire que le 13 juillet prochain, il y ait une fête solennelle dans l'église de Ste Anne, au Lac Ste Anne, et les pélerins y trouveront la veille, c'est-à-dire, le 12 des prètres en nombre suffisant pour r entendre leurs confessions.

Les pères qui prendront part au pélérinage partiront le 11 de St Albert, vers 9 heures a. m., et désirent que tous ceux veulent aller à Ste Anne se joignent à eux pour unir ensemble leurs prières et leurs chants, le long du chemin.

Chaque pélerin aura sans doute ses intentions particulières. Ces intentions particulières seront un but du pélerinage ; nous sommes invités à prier pour des besoins publics et nous prierons pour la conversion des ivrognes, pour la conservation de la foi, pour le succès de la récolte et pour la bonne entente entre les différentes nationalités dans le pays, pour N. S. Père le Pape, notre digne évêque, Mgr. Legal, le P. Mérer pour tous nos malades, etc.

XXX.

QUELQUES PENSEES.

L'Union fait la Force !

Emparons-nous du sol !

Aime Dieu et va ton chemin !

Les nationalités sont de droit divin. —Deloch, page 31.

O Canada mon pays, mes amours. —Sir Geo. E. Cartier.

Vive la patrie canadienne et les grosses familles !—Jean Pierre.

Cessons nos luttes fratricides. Unissons-nous.—Hon. H. Mercier.

Qu'ils gardent leur langue et leur foi et qu'ils prient, et leur nationalité ne périra pas.—Villemain.

Le Canada est un champ où mûrit l'héroisme, où fleurit la gaieté, terre où nous respirons avec fierté.—Sir J. A. Chapeleau.

L'oppression d'une nationalité est un crime contre un ordre établi de Dieu, crime qui reçoit tôt ou tard son châtiment:—Doellinger.

Le dernier coup de canon tiré en faveur de l'Angleterre sur ce continent d'Amérique, le sera par un canadien-français.—Sir Etienne Taché.

1775, 1812, 1866, 1885—autant de dates que les canadiens-français ont montré à l'Agleterre qu'ils étaient loyaux et fidèles sujets. Dieu sauve la Reine.

La nation canadienne conserve une véritable importance, et un puissant esprit national, appuyé sur des principes religieux et moraux qui feront sa grandeur, si elle sait leur rester fidèle. —L. Rioux de Neuville. Revue des questions histiroques, avril 1896.

Tous les malheurs qui peuvent frapper un peuple se sont réunis pour accabler les Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations sans exemple, la conquête, le despotisme civil et militaire, la privation des droits politiques, l'abolition des institutions et des lois anciennes, tout cela est arrivé simultanément ou successivement dans notre patrie, en l'espace d'un demi-siècle. Il a lutté seul contre toutes les tentatives hostiles à son existence, et il s'est maintenu, à la surprise de ses oppresseurs découragés et vaincus. Admirable de persévérance, de courage et de résignation, il n'a jamais désespéré un moment. Confiant dans la religion de ses pères, révérant les lois qu'ils lui ont laissées en héritage et chérissant la langue dont l'harmonie a frappé son oreille en naissant, et qui a servi de véhicules aux pensées de la plupart des grands génies modernes, pas un seul Canadien, de père et de mère, n'a jusqu'à ce jour, dans le Bas-Canada, trahi aucun des ces trois grands symboles de sa nationalité, la langue, les lois et la religion—Garneau.

La diplomatie de l'Angleterre, intéressé à faire de nous un peuple anglais, toute l'habiteté, je dirai même l'astuce de ses hommes d'Etat les plus roues, se sont hourtés sur lui. Ni les menaces, ni les persécutions, ni les échafauds, ni même les récompenses, n'ont pu l'ébranler.—L. Fréchette.

Le sentiment naturel de la race, leur aversion pour les Anglais, un attachement profond à leur nationalité, à leur langue et à leur religion, dirigèrent tout ce peuple vers sa conservation, par un mouvement instinctif et uniforme, sans aucune entente matérielle. Les Canadiens trouvèrent aussi en eux-mêmes une force de résistance qui défia les persécutions aussi bien que la ruse, et un lien qui maintint constamment leur ensemble national, malgré tous les efforts des Anglais.—E. Rameau, La France aux Colonies, page 128.

AU PUBLIC.

M. Mastaï Bertrand, qui est a l'emploi de "Tne Edmonton Saddlery Co.," invite spécialement la clientèle française à aller le demander à son atelier avant de faire ailleurs tout achats et réparations et ouvrages de sellerie, attelage, etc. Demander M. Bertrand pour vous servir.

L'OUEIS CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions ur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée .
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.
FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 23 Juin, 1898.

NOTRE DEPUTE.

M. Frank Oliver, député du district électoral d'Alberta, est revenu parmi nous après une session très longue et où les discussions fastidieuses et inutiles furent presque continuellement à l'ordre du jour. Les opinions politiques de notre député sont bien connues ; nous savons tous qu'il a donné au gouvernement Laurier un appui loyal ; nous savons aussi que M. Oliver n'a pas craint de se séparer de son parti lorsqu'il en a vu la nécessité. La discussion du chemin de fer du Lac Teslin, le contrat Mann & Mackenzie, ont donné à M. Oliver l'occasion de défendre, non-seulement nos intérêts locaux, mais ceux du pays généralement, et aucune voix ne fut écoutée par la Chambre avec plus d'attention. Son discours devant le Sénat a considérablement éclairé l'opinion de notre Chambre Haute sur ces différentes questions.

L'immigration européenne, l'ouverture d'un chemin d'Edmonton au Yukon, la tyrannie de la Cie du C. P. R. envers ses ouvriers au Crow's Nest Pass, la prolongation inutile des sessions du Parlement, toutes ces questions ont été traitées de main de maitre par notre député et suivant les véritables intérêts du pays et de la justice.

C'est donc avec plaisir que nous reconnaissons que M. Frank Oliver mérite notre approbation et celle de toute sa division électorale, et en autant que M. Oliver tiendra la même ligne de conduite il pourra, sans crainte, compter sur l'appui de ses électeurs. L'esprit de parti est si fort, si enraciné dans notre pays qu'il nous fait plaisir de rencontrer des hommes publics qui ne considèrent pas toujours les questions qui leur sont soumises au poiut de vue seulement de l'intérêt du parti. Plus nos chambres législatives compteront de ces hommes vraiment éclairés, plus les affaires publiques seront discutées et administrées pour le plus grand bien du pays !

TANT MIEUX !

Nous avons eu, vendredi dernier, une entrevue avec M. Louis Boucher, nouvellement arrivé ici de Fall River, Mass., qui nous a prié de vouloir bien faire connaitre à la population d'Edmonton et du district qu'il n'est pas le M. Boucher dont il était question dans notre dernier numéro, dans une réponse à une lettre à nous addressée par M. Beauparlant, de Fall River. Disons de suite, que M. Louis Boucher est enchanté de notre pays, qui, dit-il, est un pays d'avenir. Les terres sont magnifiques et d'après des rapports dignes de foi, d'une fertilité étonnante. Sans doute c'est un pays nouveau, tout est à créer et il ne faut pas s'attendre à voir les alouettes nous tomber toutes rôties dans la bouche. Il faut du travail, de l'énergie, du courage et quelques cents piastres pour pouvoir attendre une première récolte, acheter quelques animaux, des instruments d'agriculture. etc. Je ne conseillerais pas à qui que ce soit, n'ayant pas cinq à six cents piastres, de venir s'établir ici, mais quel bel avenir pour celui qui a cette somme à sa disposition ! Quel beau climat, quel air pur, quelle belle nature. Combien de mes pauvres compatriotes des Etats-Unis viendraient s'établir dans ce pays, s'ils connaissaient ses beautés et ses richesses. Dites à mes amis d'Edmonton que je n'ai jamais écrit, ni même pensé quoique ce soit de désavantageux pour le pays, où je suis décidé à me fixer ; et je dis avec plaisir à mes compatriotes des Etats-Unis, qui veulent se fixer sur une terre, de venir sans crainte ; ils y trouveront des compatriotes prospères, venus de toutes les parties du Canada et de la République voisine, qui ne voudraient pour rien au monde laisser leur nouvelle patrie pour s'en retourner dans leur village natal ; d'autres, qui nous avaient laissés, nous reviennent pour ne plus nous quitter. Ici, tout est abondant, l'eau, le bois, le charbon ; les terres sont bonnes et à bon marché. Je suis content d'être arrivé ici, et surtout, dites que je ne suis pas le Boucher qui a écrit les lettres si malicieuses envers un pays si beau et si fertile.

M. Louis Boucher est le fils de M. François Boucher, No. 17, rue Shote, Fall River.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ.

Jetons un regard sur l'avenir, et voyons ce que sera la race canadienne-française, si elle ne s'assimile pas, dans vingt-cinq ou cinquante ans, ce qui n'est pas une période bien longue pour une nation.

Sous le titre qui parait en tête de cet article, M. Benjamin Sulte, l'historien canadien si remarquable, doublé d'un chercheur infatigable et habile, a publié dans la "Revue des Deux Frances," le si interessant périodique, une étude sur les origines de la population canadienne-française.

Ce travait est bourré de chiffres, et prouve par le recensement que le chiffre de notre population, sans le secours de l'émigration, après la cession (ne pas dire conquête) du Canada à l'Angleterre, s'est doublée à tous les vingt-huit ans, soit huit fois en deux siècles et dix-sept ans.

La province de Québec renferme aujourd'hui 1,282,987 personnes de sang français, et même un peu plus que ce chiffre, nous affirme M. Sulte.

Il y a bient, ajoute-t-il, 200,000 canadiens-français dans Ontario et un million au Etats-Unis. Sans tenir compte des groupes de nationaux dans les provinces maritimes—les Acadiens sont de sang français, c'est-à-dire des nôtres—pas plus que des canadiens-français du Manitoba et du Nord-Ouest, M. Sulte fait son calcul par périodes de vingt-huit ans, et arrive au résultat suivant :

1680	9,700
1708	19,400
1736	38,800
1764	77,600
1792	155,200
1820	310,500
1848	620,800
1876	1,241,600
1897	2,200,000

Nous pouvons affirmer que nous comptons bien près de 3,000,000 de personnes de sang française dans le nord des Etats-Unis et le Canada tout entier.

Alors continuons le calcul de M. Sulte, toujours par périodes de 28 ans :

1898	3,000,000
1926	6,000,000
1954	12,000,000

Si nous ne cessons de croitre et de multiplier et si nous demeurons ce que nous sommes aujourd'hui, dans cinquante ans notre population dépassera dix millions, ce qui sera suffisant pour perpétuer le français sur la terre d'Amérique.

La perspective est, suivant nous encourageante.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER.

Rapport des Directeurs.

PRÉSENTÉ AUX ACTIONNAIRES A L'ASSEMBLÉE ANNUELLE DU 15 JUIN 1898.

Le Bureau d'administration a l'honneur de vous présenter son rapport des opérations de la Banque durant l'année écoulée le 30 mai 1898 :

Balance au Crédit du compte "Profits et Pertes" au 31 mai 1897	$11,292 79
Profits nets de l'année écoulée au 31 mai 1898, déduction faite des frais d'administration, intérêts sur dépôts et montants des pertes déduits	45,397 45
	$56,690 24
Moins attribué à :	
Dividende 2½ par cent payé le 1 décembre 1897	12,500 00
Dividende 2½ par cent payable le 1 juin 1898	12,500 00
Porté au fonds de Réserve	15.000 00
Balance au crédit de Profits et Pertes, 31 mai 1898	16,690 23
	$56,690 24

Les chiffres ci-dessus et ceux qui se détachent du rapport de votre Gérant-Général indiquent une situation toute satisfaisante comme résultat de l'exercice qui vient de se terminer. Anxieux de clore la liquidation dont le gérant actuel, en entrant dans ses fonctions, avait dû se charger, de débarrasser notre bilan, nous avons cru devoir demander votre co-opération en diminuant pour cette année le service du dividende à 5 par cent, mais ce sacrifice n'est que momentané et nous pouvons entrevoir dès maintenant qu'il ne vous sera pas imposé à l'avenir.

Tel a été le succès du travail de l'année, qu'après l'épurement de nos créances en souffrance non garanties, qui s'élevaient encore dans le dernier bilan à la comme de $65,131,80 et le service d'un dividende de 5 par cent, nous avons pu porter au Fonds de Réserve une somme de $15,000, qui élève ce Fonds à 50 par cent du capital et augmente notre contingent à la somme de $16,690.

Le public a tenu compte des efforts de votre Bureau de Direction pour ajouter ainsi aux réserves de votre Banque et l'augmentation de près d'un million de dollars sur les chiffres de dépôts de l'année dernière, démontre qu'il nous a accordé largement notre part de l'accroissement qui s'est fait dans les affaires au cours des douze derniers mois. La circulation de nos billets, limitée par le moutant de notre capital, s'est toujours maintenue aux chiffres les plus élevés ; par contre nous avons dû tenir constamment dans nos voûtes un montant de disponibilités considérables afin de faire face à toute éventualité.

Vos Directeurs désirent vous exprimer leur satisfaction pour le travail accompli, et ce n'est que justice de dire que votre Gérant Général, loyalement secondé par les officiers en charge des différentes succursales, a su tirer tout le profit que la tournure favorable des affaires lui permettait de réaliser.

Cédant aux demandes réitérées qui nous ont été faites, nous avons ouvert tout récemment un Bureau à Ottawa. Ce Bureau, situé à proximité du centre d'affaires canadien-français de la capitale, est destiné à rendre des services importants à nos co-nationaux. Le début de ses opérations montre déjà qu'ils en apprécient l'utilité et nous sommes bien fondés à compter sur d'excellents résultats, tant pour eux que pour la Banque.

Le Bureau Principal et les diverses agences ont été régulièrement inspectées et nous n'avons qu'à nous louer du zèle et de l'intelligence avec lesquels votre Gérant et les différents officiers de la Banque ont respectivement rempli leurs fonctions.

Le tout respectueusement soumis.
(Signé) ALPHONSE DESJARDINS.
Président.

LE PASSE-TEMPS.

SOMMAIRE DU No. 84.

TEXTE.—Poésie : L'amour par ***.—Chronique de quinzaine, par Silvio. Silhouettes musicales (avec portrait) M. F. Boucher, par Gustave Comte. —Choses à dire : L'Epave, par François Coppée.—Théâtres, concerts, etc.—Graphologie.—Feuilletons . Le Portrait de Berthe (suite), par Emile Richebourg ; Seule (suite), par A. d'Ennery.

MUSIQUE.—Chant : Le Petit Chat, paroles de M. Gustave Lagye, musique de Van Blockx ; Moutons et Dindons (duetto de la "Mascotte"), par Edmond Audran.—Piano : Sweet memory (nocturne), par J. W. Turner.—Violon : Mignon (fantaisie), par Amb:oise Thomas.

Abonnement, avec primes, $1.50 par année ; six mois, 75c ; un numéro, 5c. Adressez : Le "Passe-Temps," Montréal.

!ANIS.

Le Secrétaire du Comité des Amusements pour les fêtes du 30 Juin et 1er Juillet, est maintenant prêt à recevoir les applications pour la vente des Privilèges sur le terrain des courses.

JNO. F. FORBES,
Secrétaire.

AVIS A NOS ABONNES.

Nous envoyons cette semaine un certain nombre de comptes et nous prions ceux qui n'ont point encore payé leur abonnement, de le faire au plus tôt.

Nous faisons de notre mieux pour faire connaitre au dehors tous les avantages de notre district comme champ de colonisation, et nous croyons devoir compter sur le bon vouloir de nos lecteurs pour nous aider dans cette œuvre. Un certain nombre se sont déjà acquittés envers nous, mais espérons que les retardataires se rendront à notre appel et se feront un devoir de payer à l'administration de l'Oudst Canadien le prix modique de leur abonnemént.

L'Ouest Canadien.

FETE NATIONALE.

Jour de St. Jean-Baptiste, ô fête glorieuse !
Tu portes avec toi la trace radieuse
De nos vieux souvenirs français ;
Rappelant à nos cœurs les vertus de nos pères,
Tu montres, rayonnant de feux et de lumières,
Leur gloire et leurs nobles bienfaits.

Douce et fraiche oasis, par le Seigneur donnée,
Tu vois les Canadiens revenir chaque année,
A l'ombre de tes verts rameaux,
S'abreuver à longs traits, à ta source chérie,
En chantant à la fois l'hymne de la patrie
Et les grands noms de ses héros.

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays aimé des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.
Ce sol, fécondé par la France
Qui régna sur ses bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance
Canadiens, c'est notre pays.

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux,
Malgré les vents, malgré l'orage,
Soyons toujours unis comme eux.
Marchons sur leur brillante trace,
De leurs vertus suivons la loi,
Ne souffrons pas que rien efface
Et notre langue et notre foi.

O de l'union fraternelle
Jour triomphant et radieux,
Ah ! puisse ta flamme immortelle
Remplir notre cœur de ses feux :
Oui, puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Garder toujours de toute atteinte
L'avenir de leurs descendants.

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux :
Le sol de la verte campagne
Où coulera leur sang généreux ;
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit : Soyons unis.

O Canadiens-Français, dans ce jour solennel
Marchons donc fièrement sous la vieille bannière
Qui vit de Carillon le combat immortel.
Nous sommes les enfants de la race guerrière
Qui fait briller partout son nom resplendissant.
En martyrs, en héros, race toujours féconde,
Elle tire aujourd'hui ce glaive étincelant
Dont les larges rayons illuminent le monde.

Entendez-vous au loin, sous les murs de Sforza,
Retentir dans les airs l'hymne de la victoire ?
Voyez-vous ces héros, vainqueurs de Magenta,
Se couronner encor des palmes de la gloire
Aux champs de Marignan, illustrés par Bayard ?
Soyons fiers aujourd'hui du beau nom de nos [pères,
Soyons fiers de marcher sous leur vieil étendard,
Car ces guerriers vainqueurs, ces héros sont nos [frères.

O. CrEMAZIE.

Québec, 24 Juin 1856.

Rien n'est plus dangereux qu'un ignoran ami.
Mieux vaudrait un sage ennemi !

NOTES LOCALES.

"All aboard" pour Morinville.

Le bureau des douanes a été transporté a l'ouest du magasin de MM. McDougall & Secord.

L'Hon J. H. Ross, commissaire des Travaux Publics de Regina est arrivé ici lundi soir ! il est descendu à l'Aberta-

Mde. Romeo Miquelon, de Calgary fille de M. Jos. Charbonneau, de cette ville est arrivée à Edmonton vendredi dernier.

M. M. White & Beliveau ont obtenu le contrat pour le diner qui sera offert ce soir à M F. Oliver M. P. a la salle Robertson.

Les trains venant de Calgary arrive maintenant à 6,20 p.m. et part d'Edmonton a 8,20 a.m. Ce changement de l'horaire prend effet aujourd'hui.

M. S. Larue de la maison Larue & Picard a acheté de M. Renaud le lot et la batisse appartennant à ce dernier sur la rue Principale, le prix payé est parait-il de $700.00.

MM. A. St. Laurent et F. Lemoine sont partis pour l'Est samedi dernier. M. St. Laurent reviendra probablement à l'automne pour surveiller le posage de la superstructure en fer.

M. N. Brosseau, de la maison Thibaudeau Frères, de Montréal, est parti par le dernier train pour continuer son voyage. Il sera de retour à Montréal ver le commencement d'aout prochain.

94 dégrés à l'ombre, dimanche dernier ce n'est pas trop mal pour un pays aussi septentrional que le notre C'est d'ailleurs, la plus haute temperature que de memoire d'homme il y ait jamais eu ici.

Parmi les personnes récemment décorées en France, se trouvent quatre religieuses. "Nos bonnes Sœurs s'écriait autrefois le zélé missionnaire, le vaillant Père Lacombe ; elles ne sont pas seulement des anges, elles sont les reines de la charité."

C'est bien vrai !

M. Frank Oliver député de l'Alberta est arrivé ici lundi soir après un séjour de près de cinq mois, à Ottawa pour les travaux de la session. Son retour a été signalé par une pluie des plus abondantes qui a tombé pendant près de 15 heures, a la grande joie des cultivateurs de tout le district, M. Oliver est décidément un homme chanceux!

Que tous se fassent inscrire sur le registre de la convention à Morinville dimanche prochain et donnent leurs noms pour se faire reserver quelques numéros de l'Ouest Canadien pour envoyer à leurs parents et amis de Quebec et des Etats-Unis pour les convaincre qu'ici dans l'Aberta il y a le noyaux d'un groupe considérable de nos compatriotes qui augmente constament et dont l'influence se fera sentir avant longtemps.

La pluie de lundi dernier a fait un bien immence a la recolte dans tous les alentours, et les cultivateurs se rejouissent de cette aubaine qui est attendue si longtemps. Par contre, les murs de briques de la nouvelle construction de M. C. Gallagher se sont ecroulés sous le poids excessif de l'eau qui avait pénétré les murs, causant de graves dommages au montant de près de $1000,00 à l'entreprenneur M. James McDonald de cette ville. Les murs seront demolis et les travaux seront poussés avec la plus grande activité.

M. l'Abbé Morin est de retour à Montréal d'une tournée aux Etats-Unis dans l'intéret de la colonisation de notre district. Dans une entrevue rapportée dans la Presse, il dit que bon nombre de nos compatriotes des Etats- Unis seraient desposé a venir s'établir ici sur nos belles terres si le gouvernement fédéral leur aidait quelque peu. Pourquoi, en effet, aller chercher dans la vieille Europe des colons pour ce pays, alors qu'à nos portes se trouvent des milliers de compatriotes qui désirent venir nous rejoindre, des vrais enfants du sol, et ceux qui sont généralement la meilleurs acquisition pour un pays.

Nous publierons la semaine prochain un rapport detaillé de la fête Ste Jean Baptiste a Morinville avec les noms des officiers des différentes société, de tous les Canadiens français qui y seront présents, aussi un rapport verbatim des discours, qui y seront prononcés, les texte des résolutions qui seront proposées. Nous croyons qu'il sera d'un grand intérêt pour nos lecteurs et aussi pour nos compatriotes des Etats-Unis et de Quebec. Nous enverrons ce numéro à toute adresse qui nous sera fournie au prix de 5 cents la copie, ou 50 cents la douzaine et nous nous chargerons de l'expedition. Ce sera un beau souvenir de la fête et une belle annonce pour le pays, et nous espérons que chaque canadiens se fera un devoir d'envover quelques copies a ses amis ou parents de Quebec et des Etats-Unis.

Le "Clarion," de Napierville, Illinois, du 10 juin 1898, contient une lettre de M. W. Willard qui a passé parmi nous quelques semaines, et voici en quels termes il parle de notre pays : "Le climat est simplement magnifique, du soleil tous les jours et en plein. Le soleil se couche vers 8.45, au temps des montagnes, et se lève vers 4 heures a.m. J'étais assis hier soir sur la verandah de mon hôtel et j'ai lu mon journal jusqu'à 10:20 p.m. Ce pays a des ressources merveilleuses. Dans un rayon de 40 verges de mon hôtel se trouvent des puits inépuisables de charbon, qui se débite à $2:00 la tonne. Du bois en quantité, à proximité de la ville, et les plus belles terres pour les céréales et les paturages du monde entier. Le climat est si salubre, l'air si vivifiant qu'il a fallu, parait-il, tuer un indigène pour inaugurer le cimetière. Vous pensez sans doute que je suis atteint de la fièvre de l'Ouest—je l'admets, en voyant ce que j'ai sous les yeux. Je me considèrerais un imbécile si je n'appréciais pas, à leur juste valeur, les opportunités et les avantages que pays merveilleux offre à tous.

FORT SASKATCHEWAN.

Une très jolie fête religieuse a eu lieu ici dimanche dernier, à l'occasion de la Fête-Dieu. La procession était très nombreuse, comprenant les dames et demoiselles de la paroisse, avec bannière, les dames de Ste Anne avec bannières, les hommes avec bannières, le chœur de la paroisse, le dais, porté par MM. A. Gaumont, Jos. Lamoureux, Theophile Lamoureux, H. Vezina. Le Rev. M. Quevillon portait le Très Saiut Sacremenr.

Mde Paradis portait la bannière de la congrégation de Ste. Anne et Alcibiade Lamoureux portait une bannière précedant les hommes de la paroisse.

Après la cérémonie, on se rendit à la maison d'école où un lunch offert par les dames de Ste Anne fut servi et où la rafle d'un couvrepieds aussi offert par les dames de Ste Anne fut tiré.

L'heureux gagnant fut le Rev. M. Quevillion qui l'offrit de nouveau pour le faire rafler, au profit de l'Eglise.

Le montant de la recette de la rafle de dimanche dernier à été de $58,00 qui est une preuve palpable de la générosité des paroissiens de Notre Dame de Lourdes. Nos félécitations à M. le Curé Dorais et aux organisateurs de cette belle fête religieuse.

Un banquet a été donné au Mansion House, samedi soir, en honneur de W. G Ross qui part pouz le nord. L'ex maitre de poste est très populaire ici et de nombreux convives s'étaient réunis pour lui souhaiter un heureux voyage et le succès dans son entreprise. M. F. F. Tims présidait. Rien ne manqua à la fête, discours, chants, qui se termina à une heure avancée dans la nuit.

Geo. W. Ross, operateur de telegraphe, a été nommé agent des terres du C. P. R-

LA COLONISATION.

25 familles iront s'etablir au Nord-Ouest,

(La Patrie, 15 juin)

M. l'abbé J. B. Morin, l'apôtre dévoué du repatriement de nos compatriotes des Etats-Unis et de l'immigration au Nord-Ouest, est de retour d'un voyage qu'il a fait dans les centres canadiens du Maine et du Massachusetts.

Partout le vaillant missionaire a donné des conférences devant des auditoires nombreux et partout aussi beaucoup de nos compatriotes ont manifesté le désir de revenir au pays pour s'établir dans les plaines si fertiles du Nord-Ouest.

Un grand nombre cependant ne peuvent mettre ce projet à exécution, car le manque d'ouvrage, le chomage forcé qu'ils ont a subir par suite des dernières grèves ont épuisé leurs économies.

La situation est loin d'être des meilleures pour nombre de nos compatriotes émigrés. Il leur faudrait l'aide du gouvernement pour revenir au pays. Tous feraient de bons et solides colons qui propageraient dans l'extrême-ouest l'influence française et catholique.

Le 21 juillet, 25 familles nous arriveront des Etats-Unis, M. l'abbé Morin les conduira immédiatement au Nord-Ouest.

En attendant, M. Morin sera aux bureaux d'immigration, angles des rues St. Jacques et Cathédrale, prêt à fournir toutes le explications demandées comme à mettre au service de ceux qui voudraient aller s'établir au Nord-Ouest, ses connaissances pratiques et sa parfaite expérience du climat, de la production de notre vaste territoire.

NAISSANCES.

Mathers—A Edmonton, le 17 courant, l'épouse de C. W. Mathers, un fils.

Moret—Au Fort Saskatchewan, le 9 courant, l'épouse de M. Léon Moret, marchand, un fils. Parrain et marraine M. et Mme Jos. Kelly.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

Fete St. Jean-Baptiste,

A

MORINVILLE.

PROGRAMME.

Messe solennelle à 10 heures, a.m,

Sermon de circonstance par le Rev. R. E. Dorais, curé du Fort Saskatchewan.

Après la Messe, Convention et adoption de résolutions.

Diner à 1 heure, p.m. Prix du diner 25 cents.

Après diner—Jeux, courses, chants patriotiques, discours, etc.

Souper à 6 heures p m. Prix du souper 25 cents.

A 7½ heures p.m. précises, Séance Dramatique et Musicale par le Cercle Dramatique d'Edmonton, au profit de l'Eglise de Morinville. Prix du billet 25 cents.

Tous les Canadiens-français sont cordialement invités.

FRASQUE D'ETUDIANTS.

—Bonjour, docteur !

—Tiens, c'est vous ! Que ch rchez-vous donc à ce bout-ci de la rue Ste. Catherine ?

—Je flâne, tout simplement.

—Vous avez bien de la chance, moi je travaille.

—Je vous conseille de vous plaindre ! Le travail, c'est non-seulement la joie de l'existence, c'est la fortune.

—Eh ! la fortune !... Encore faut-il que notre travail rapporte quelque chose. Et ce n'est pas ce qui m'arrive ce matin. Tel que vous me voyez, je viens de pratiquer une opération scabreuse, et qui ne me vaudra pas l'ombre d'une pièce fausse.

—Eh ! mais, c'est déjà assez consolant de pouvoir se montrer charitable.

—Ah ! ce n'est pas que mon client soit pauvre.

—Alors il y met de la mauvaise volonté ?

—Pas du tout, c'est moi qui ne veux pas de son argent.

—Par exemple ! vous êtes un médecin comme il y en a peu ! Pour la rareté du fait contez-moi la chose.

—Volontiers. Voici ma voiture ; j'ai une simple visite à faire à Outremont ; puisque vous tuez le temps, montez avec moi, je vous conterai mon histoire en route.

Il faisait une matinée idéalement lumineuse ; j'étais allé respirer l'air frais, après une nuit quelque peu énervante ; l'offre de mon ami devenait une aubaine.

Je sautai en voiture, et nous partîmes au petit trot, du côté du Mont-Royal, dont la cime verdissait au loin dans la large flambée des rayons printaniers.

—Voyez cette parcelle de verre, me dit mon compagnon de route, en tirant de sa trousse de chirurgien, quelque chose qu'il fit reluire au soleil.

—Un fragment de vitre ?

—Vous y êtes ; mais un fragment de vitre qui est resté tout près de quarante ans dans la cuisse d'une femme.

—Certes, elle devait être mûre.

—La vitre ou la cuisse ?

—La femme !... pour peu qu'elle eût seulement une quarantaine d'années lorsque l'accident est arrivé.

—Allons, soyez plus sérieux ou je ne vous conte rien.

—Pardon ! allez-y, je n'ouvre plus la bouche que pour manifester l'intérêt que j'apporte à votre récit. C'était pendant l'horreur...

—D'une profonde nuit. En effet, cela pourrait débuter d'une façon aussi classique, mais permettez que j'entre dans quelques détails préliminaires.

En 1856, j'étais étudiant en médecine ; et, avec deux amis—qui sont devenus depuis de graves personnages et des praticiens hors ligne—je logeais dans une petite pension bourgeoise du boulevard Sanguinet, à deux pas de la rue Craig.

Nos fenêtres avaient vue sur un coin de l'esplanade du Champ-de-Mars, où, lourdement accroupi et le cou allongé sur un affût rustique, un gros canon, relique de la guerre d'Orient, semblait humilié du rôle pacifique et nul auquel il était voué désormais.

Je regardais souvent le vieux captif avec je ne sais quelle espèce de pitié mélancolique, en songeant à la destinée des choses, aussi diverse, aussi instable, aussi étrange parfois, et à coup sûr aussi aveuglement passive que les carrières humaines.

Avoir été fondu pour protéger un empire, pour défendre une ville, pour tonner sur des remparts, et croupir, impuissant prisonnier de guerre, sur une place publique, livré à la curiosité des passants, comme un lion écorché flairé par des roquets, cela me semblait une ironie du sort si choquante, qu'elle me révoltait presque.

Et, inconsciemment, je me prenais à rêver je ne sais quel retour des événements qui réveillât le dogue de fer, et rallumât un éclair au ventre du vieux tonnerre désarmé.

Mes deux compagnons d'études étaient nés à la campagne, moi de même ; le canon de Crimée—qui nous aurait sans doute laissés absolument indifférents, si nous avions été élevés dans une ville—intéressait fort notre curiosité.

Avec cela, qu'à nos imaginations chevaleresques et patriotiques, il parlait de vaillantes luttes, de gloires lointaines, et surtout d'une nouvelle épopée française.

Bref, il revenait assez souvent dans nos conversations.

Un soir, un de mes camarades entra chez moi, l'air contrarié :

—Une belle affaire ! me dit-il en s'allongeant sur un canapé. Mon père, qui en frais de faire creuser un puits dans son jardin, m'écrit de lui expédier quatre livres de poudre. Je m'exécute, je me fends, je me mets à sec pour acheter l'article, et, au moment de l'expédier, je reçois une autre lettre qui contremande la commission.

—Bah !

—Et ce que m'embête le plus, c'est que je ne sais que faire de ces quatre livres de poudre maintenant.

—Ca n'est pas perdu de la poudre ! ç'a toujours sa valeur.

—Au diable la valeur ! je ne peux pas garder ça dans ma chambre, moi !

—Expédie-là tout de même à ton père.

—Bon, une nouvelle dépense inutile, tu crois que je n'en ai pas assez fait !

—Dame, que veux-tu que je te dise moi ? Je ne puis pas l'acheter, ta poudre,.. Je n'en ai pas besoin.

—Mais ça s'utilise de la poudre, intervint mon autre camarade, qui venait d'entrer.

—A quoi puis-je utiliser de la poudre, moi ? fit mon premier interlocuteur.

—On peut aller à la chasse...

—Oui avec des seringues, sans doute !

—Le fait est qu'il faudrait acheter des fusils, pour commencer.

—Pourquoi pas un canon ? fis je en manière de plaisanterie.

—Oui, un des canons du Champ-de-Mars !

—Tiens, c'est une idée cela ! si nous essayions notre canon de Sébastopol !

—Tirons le canon de Sébastopol !

—Tirons le canon de Sébastopol ?

—Quatre livres de poudre à mine, c'est une bonne charge.

—Ah ! pour une charge, ce sera une excellente charge !

—Et puis, il faut bien s'en débarrasser, de cette sacrée poudre !

—Quant à moi, je ne veux pas m'en charger.

—Ni moi !

—Ni moi !

—Il vaut mieux en charger le canon

—Va pour le canon !

—Notre canon !

—Le trophée de Malakoff !

—Et mèche allumée...boum !...

—Epatés les bonnets de coton.

—Ebaubis les philistins !...

Et, comme trois beaux fous que nous étions, nous entonnâmes à tue-tête le fameux refrain :

> Dansons la carmagon'e,
> Vive le son !
> Vive le son !
> Dansons la carmagnole,
> Vive le son
> Du canon !

Ce soir-là, le temps était un peu frisquet ; à minuit, il n'y avait pas un chat dans la rue ; et nous jugeâmes le moment propice pour mettre notre projet à exécution, en d'autres termes pour perpétrer notre néfaste équipée.

Toutes nos précautions étaient bien prises.

La poudre étaient contenue dans une forte enveloppe d'à peu près le diamètre de l'âme du canon, la gargousse se trouvait toute prête ; il ne restait qu'à la saigner au moment de l'introduire en chambre.

Une masse de vieux journaux s'offrait d'elle-même pour servir d'étoupin.

Un énorme rondin de la grosseur du bras, choisi dans un chantier voisin, pouvait remplacer tant bien que mal le fouloir d'ordinaire.

Une lisière de coton, bien suivée et soigneusement roulée dans la poudre humide, pouvait étoupiller l'amorce en laissant aux artilleurs improvisés tout le temps nécessaire pour se retirer en bon ordre, au besoin jusqu'au fond de leurs ruelles respectives, avant que l'explosion insolite éveillât le quartier et attirât la police.

De sorte que, après avoir, comme on le pense bien, pris le soin de vider quelques petits canons, avant d'aller charger le gros, nous fîmes notre apparition sur le Champ-de-Mars, armés de toutes pièces, et bien déterminés à réparer l'injustice du sort qui condamnait au silence forcé le brave enfant de la Chersonèse Taurique, qui n'avait fait que son devoir après tout, et qui ne demandait encore qu'à donner des preuves d'une sonorité pour laquelle il avait évidemment été créé et mis au monde.

Je ne sais si le bon vieux canon—un Russe, n'est-ce pas, il est bien permis aujourd'hui de lui donner des petits noms d'amitié—je ne sais pas, dis-je, si le bon vieux canon voulut se piquer d'honneur à l'étranger, ou bien se venger une fois pour toutes de la honteuse oisiveté à laquelle on le condamnait, ou simplement se refaire un peu du temps perdu, mais elle se montra de premier ordre, sa sonorité.

Jour du ciel, quelle basse taille.

Nous n'en connûmes, cependant, les effets que plus tard ; car, après avoir, comme je vous l'ai donné à entendre, tout arrangé de façon à pouvoir nous glisser au gîte en tapinois avant toute espèce d'alerte, je vous prie de croire que nous ne fîmes pas la bêtise de compromettre par notre curiosité un alibi précieux même pour quelqu'un d'une réputation plus paisible que le nôtre.

Dans cette nuit d'automne, calme et tranquille, dans ce quadrilatère bordé par-ci par-là de longues et hautes façades aux échos tonitruants, le bruit de l'explosion fut formidable.

Une plaisanterie néanmoins, comparée au dégât des pots cassés.

Toutes les fenêtres de la rue Craig, qui faisaient face à cette partie qu Champ-de-Mars, sautèrent en éclats.

On s'imagine l'émoi, la surprise, la consternation, la panique des bons bourgeois réveillés en sursaut, qui se crurent à la fin du monde.

Le difficile, c'est de se faire une idée des recherches, des investigations et des enquêtes auxquelles l'événement donna lieu,

Toute de suite, les soupçons se portèrent sur mes camarades et moi.

Mais comment s'y arrêter sérieusement, quand une entière maisonnée de braves gens étaient là, qui nous avaient vus sortir de nos chambres et accourir en chemise de nuit, au moment même du brusque réveil ?

Tout le zèle des détectives, toutes les roueries de la police n'aboutirent à rien, et l'affaire fut classée.

Il y avait bien longtemps que je n'avais songé à cet épisode de ma vie bruyante d'autrefois, quand l'incident qui va clore mon récit est venu me le rappeler en avivant chez moi l'aiguillon d'un vieux remords endormi.

Depuis plusieurs jours déjà, je soignais une patiente qui se plaignait d'un mal à la cuisse, espèce d'inflammation interne qui datait de plusieurs années, et qui allait s'aggravant sans que personne pût déterminer ni la cause. ni la nature de la maladie.

Enfin, inutile de vous ennuyer avec des mots techniques, n'est-ce pas l'enflure, augmentant. la chair se tuméfiant de façon à faire craindre des complications dangereuses, je résolus de procéder à l'opération.

Devinez ce que, tout stupéfait, je trouvai au fond de la plaie ouverte ?

Ni plus ni moins que le fragment de verre que je vous montrais il y a un instant.

Comment ce corps étranger avait-il pu se loger là ?

Combien de temps y avait-il séjourné ?

Autant de questions sans réponses.

Nul souvenir dans l'esprit de la femme, aucune trace de cicatrice nulle part : rien qui pût nous éclairer.

—Attendez donc, fit tout à coup la mère de la malade, j'y suis peut-être. Ma fille est née dans notre ancienne maison de la rue Craig, l'année où nos fenêtres furent défoncées d'un coup de canon tiré en pleine nuit, sur le Champ-de-Mars, par des polissons de la rue Sanguinet. Je me souviens qu'après ce soir là, la petite se plaignit longtemps d'un bobo à la cuisse. Docteur, si vous avez trouvé ce morceau de vitre dans la jambe de la pauvre enfant, il vient sûrement de notre châssis, cette nuit-là brisé en miettes, et il était là depuis trente neuf ans passés !...

Vous voyez bien, fit en manière de conclusion le brave docteur, que je ne puis réclamer aucun honoraire pour avoir opéré cette cliente, et qu'il va de plus me falloir la soigner gratuitemnnt jusqu'à son rétablissement le plus complet.

Question de savoir si je ne lui dois pas un dédommagement plus réel !

—Mais alors que répondrez-vous, lorsque le mari demandera votre note ?

—Heuh ! que j'ai pratiqué en amateur, pour le plaisir... pour le dévouement... amour de l'art, que sais-je ?

—Eh bien, prenez mon conseil, ami ; dites-lui tout simplement la vérité, car s'il a déjà eu affaire aux médecins, il ne vous croira pas.